

CHRISTELLE DABOS

La Passe-miroir

1. Les Fiancés de l'hiver

GALLIMARD JEUNESSE

Bribe

Au commencement, nous étions un.

Mais Dieu nous jugeait impropres à le satisfaire ainsi, alors Dieu s'est mis à nous diviser. Dieu s'amusait beaucoup avec nous, puis Dieu se lassait et nous oubliait. Dieu pouvait être si cruel dans son indifférence qu'il m'épouvantait. Dieu savait se montrer doux, aussi, et je l'ai aimé comme je n'ai jamais aimé personne.

Je crois que nous aurions tous pu vivre heureux en un sens, Dieu, moi et les autres, sans ce maudit bouquin. Il me répugnait. Je savais le lien qui me rattachait à lui de la plus écoeurante des façons, mais cette horreur-là est venue plus tard, bien plus tard. Je n'ai pas compris tout de suite, j'étais trop ignorant.

J'aimais Dieu, oui, mais je détestais ce bouquin qu'il ouvrait pour un oui ou pour un non. Dieu, lui, ça l'amusait énormément. Quand Dieu était content, il écrivait. Quand Dieu était en colère, il écrivait. Et un jour, où Dieu se sentait de très mauvaise humeur, il a fait une énorme bêtise.

Dieu a brisé le monde en morceaux.

L'archiviste

On dit souvent des vieilles demeures qu'elles ont une âme. Sur Anima, l'arche où les objets prennent vie, les vieilles demeures ont surtout tendance à développer un épouvantable caractère.

Le bâtiment des Archives familiales, par exemple, était continuellement de mauvaise humeur. Il passait ses journées à craqueler, à grincer, à fuir et à souffler pour exprimer son mécontentement. Il n'aimait pas les courants d'air qui faisaient claquer les portes mal fermées en été. Il n'aimait pas les pluies qui encrassaient sa gouttière en automne. Il n'aimait pas l'humidité qui infiltrait ses murs en hiver. Il n'aimait pas les mauvaises herbes qui revenaient envahir sa cour chaque printemps.

Mais, par-dessus tout, le bâtiment des Archives n'aimait pas les visiteurs qui ne respectaient pas les horaires d'ouverture.

C'est sans doute pourquoi, en ce petit matin de septembre, le bâtiment craquelait, grinçait, fuyait et soufflait encore plus que d'habitude. Il sentait venir quelqu'un alors qu'il était encore beaucoup trop tôt pour consulter les archives. Ce visiteur-là ne se tenait même pas devant la porte d'entrée, sur le perron, en visiteur respectable. Non, il pénétrait dans les lieux comme un voleur, directement par le vestiaire des Archives.

Un nez était en train de pousser au beau milieu d'une armoire à glace.

Le nez allait en avançant. Il émergea bientôt à sa suite une paire de lunettes, une arcade sourcilière, un front, une bouche, un menton, des joues, des yeux, des cheveux, un cou et des oreilles. Suspendu au milieu du miroir jusqu'aux épaules, le visage regarda à droite, puis à gauche. La pliure d'un genou affleura à son tour, un peu plus bas, et remorqua un corps qui s'arracha tout entier de l'armoire à glace, comme il l'aurait fait d'une baignoire. Une fois sortie du miroir, la silhouette ne se résumait plus qu'à un vieux manteau usé, une paire de lunettes grises, une longue écharpe tricolore.

Et sous ces épaisseurs, il y avait Ophélie.

Autour d'Ophélie, le vestiaire protestait maintenant de toutes ses armoires, furieux de cette intrusion qui bafouait le règlement des Archives. Les meubles grinçaient des gonds et tapaient des pieds. Les cintres s'entrechoquaient bruyamment comme si un esprit frappeur les poussait les uns contre les autres.

Cette démonstration de colère n'intimida pas Ophélie le moins du monde. Elle était habituée à la susceptibilité des Archives.

– Tout doux, murmura-t-elle. Tout doux...

Aussitôt, les meubles se calmèrent et les cintres se turent. Le bâtiment des Archives l'avait reconnue.

Ophélie sortit du vestiaire et referma la porte. Sur le panneau, il y avait écrit :

ATTENTION : CHAMBRES FROIDES

PRENEZ UN MANTEAU

Les mains dans les poches, sa longue écharpe à la traîne, Ophélie passa devant une enfilade de casiers étiquetés : « registre

des naissances», «registre des décès», «registre des dispenses de consanguinité», et ainsi de suite. Elle poussa doucement la porte de la salle de consultation. Déserte. Les volets étaient fermés, mais ils laissaient pénétrer quelques rais de soleil qui éclairaient une rangée de pupitres à travers la pénombre. Le chant d'un merle, dans le jardin, semblait rendre cette échappée de lumière plus lumineuse encore. Il faisait si froid aux Archives que ça donnait envie d'ouvrir toutes les fenêtres pour faire entrer l'air tiède du dehors.

Ophélie resta immobile un moment dans l'encadrement de la porte. Elle observa les fils de soleil qui glissaient lentement sur le parquet au fur et à mesure que le jour se levait. Elle respira profondément le parfum des vieux meubles et du papier froid.

Cette odeur, dans laquelle son enfance avait baigné, Ophélie ne la sentirait bientôt plus.

Elle se dirigea à pas lents vers la loge de l'archiviste. L'appartement privé était protégé par un simple rideau. Malgré l'heure matinale, il s'en dégageait déjà un puissant arôme de café. Ophélie toussa dans son écharpe pour s'annoncer, mais un vieil air d'opéra en recouvrit le bruit. Elle se glissa alors par le rideau. Elle n'eut pas à chercher loin l'archiviste, la pièce faisant à la fois office de cuisine, de séjour, de chambre et de cabinet de *lecture* : il était assis sur son lit, le nez dans une gazette.

C'était un vieil homme avec des cheveux blancs en bataille. Il avait coincé sous son sourcil une loupe d'expertise qui lui faisait l'œil énorme. Il portait des gants ainsi qu'une chemise blanche mal repassée sous son veston.

Ophélie toussa encore une fois, mais il ne l'entendit pas à cause du phonographe. Plongé dans sa lecture, il accompagnait

le petit air d'opéra en chantonnant, pas très juste d'ailleurs. Et puis, il y avait aussi le ronflement de la cafetière, les gargouillis du poêle et tous les petits bruits habituels du bâtiment des Archives.

Ophélie s'imprégna de l'atmosphère particulière qui régnait dans cette loge : les fausses notes du vieil homme ; la clarté naissante du jour filtrant à travers les rideaux ; le froissement des pages tournées avec précaution ; l'odeur du café et, un ton en dessous, le parfum de naphthaline d'un bec de gaz. Dans un coin de la pièce, il y avait un damier dont les pièces se déplaçaient toutes seules, comme si deux joueurs invisibles s'affrontaient. Ça donnait envie à Ophélie de ne surtout toucher à rien, de laisser les choses en l'état, de rebrousser chemin, de peur d'abîmer ce tableau familial.

Pourtant, elle devait se résoudre à briser le charme. Elle s'approcha du lit et tapota l'épaule de l'archiviste.

– Nom di djou ! s'exclama-t-il en sursautant de tout son corps. Tu ne pourrais pas prévenir avant de tomber sur les gens comme ça ?

– J'ai essayé, s'excusa Ophélie.

Elle ramassa la loupe d'expertise qui avait roulé sur le tapis et la lui rendit. Elle ôta ensuite son manteau qui l'enveloppait de pied en cap, débobina son interminable écharpe et déposa le tout sur le dossier d'une chaise. Il ne resta plus d'elle qu'une forme menue, de lourdes boucles brunes mal attachées, deux rectangles de lunettes et une toilette qui aurait mieux convenu à une dame âgée.

– Tu me viens encore du vestiaire, hein ? grommela l'archiviste en nettoyant sa loupe avec sa manche. Cette fixette de passer les miroirs à des heures indues ! Tu sais bien que ma

bicoque a les visites surprises en allergie. Un de ces jours, tu vas te prendre une poutre sur la tête, que tu l'auras bien cherché.

Sa voix bourrue faisait frémir deux superbes moustaches qui s'évadaient jusqu'aux oreilles. Il se leva laborieusement du lit et empoigna la cafetière, marmonnant un patois que lui seul parlait encore sur Anima. À force de manipuler des archives, le vieil homme vivait complètement dans le passé. Même la gazette qu'il feuilletait datait d'un demi-siècle au moins.

– Une jatte de café, fille ?

L'archiviste n'était pas un homme très sociable, mais chaque fois que ses yeux se posaient sur Ophélie, tels qu'ils le faisaient à cet instant, ils se mettaient à pétiller comme du cidre. Il avait toujours eu un faible pour cette petite-nièce, sans doute parce que, de toute la famille, elle était celle qui lui ressemblait le plus. Aussi désuète, aussi solitaire et aussi réservée que lui.

Ophélie fit oui de la tête. Elle avait la gorge trop serrée pour parler, là, maintenant.

Le grand-oncle leur remplit à chacun une tasse fumante.

– J'ai eu un petit téléphonage avec ta maman, hier au soir, mâchonna-t-il dans ses moustaches. Elle était tellement excitée que je n'ai pas saisi la moitié de sa jacasserie. Mais bon, j'ai compris l'essentiel : tu vas enfin passer à la casserole, on dirait.

Ophélie acquiesça sans mot dire. Le grand-oncle fronça aussitôt ses énormes sourcils.

– N'allonge pas cette tête, s'il te plaît. Ta mère t'a trouvé un bonhomme, il n'y a plus rien à redire.

Il lui tendit sa tasse et se rassit lourdement sur son lit, faisant grincer tous les ressorts du sommier.

– Pose tes fesses. Il faut qu'on cause sérieux, de parrain à filleule.

Ophélie tira une chaise vers le lit. Elle dévisagea son grand-oncle et ses flamboyantes moustaches avec un sentiment d'ir-réalité. Elle avait l'impression de contempler, à travers lui, une page de sa vie qu'on lui déchirait juste sous le nez.

– Je me doute bien pourquoi tu me louches dessus ainsi, déclara-t-il, sauf que, cette fois, c'est *non*. Tes épaules tombantes, tes lunettes moroses, tes soupirs de malheureuse comme les pierres, tu les ranges au placard. (Il brandit le pouce et l'index, tout hérissés de poils blancs.) Deux cousins que tu as déjà rejetés ! Ils étaient moches comme des moulins à poivre et grossiers comme des pots de chambre, je te le concède, mais c'est toute la famille que tu as insultée à chaque refus. Et le pis, c'est que je me suis fait ton complice pour saboter ces accordailles. (Il soupira dans ses moustaches.) Je te connais comme si je t'avais faite. Tu es plus arrangeante qu'une commode, à jamais sortir un mot plus haut que l'autre, à jamais faire de caprices, mais dès qu'on te parle de mari, tu es pire qu'une enclume ! Et pourtant, c'est de ton âge, que le bonhomme te plaise ou non. Si tu ne te ranges pas, tu finiras au ban de la famille et ça, moi, je ne veux pas.

Le nez dans sa tasse de café, Ophélie décida qu'il était grand temps pour elle de prendre la parole.

– Vous n'avez aucune inquiétude à avoir, mon oncle. Je ne suis pas venue vous demander de vous opposer à ce mariage.

Au même instant, l'aiguille du phonographe se prit au piège d'une rayure. L'écho en boucle de la soprano emplît toute la pièce : « Si je... Si je... Si je... Si je... Si je... »

Le grand-oncle ne se leva pas pour libérer l'aiguille de son ornière. Il était trop abasourdi.

– Qu'est-ce que tu me barbotes ? Tu ne veux pas que j'intervienne ?

– Non. La seule faveur que je suis venue vous demander aujourd'hui, c'est l'accès aux archives.

– Mes archives ?

– Aujourd'hui.

« Si je... Si je... Si je... Si je... », bégayait le tourne-disque.

Le grand-oncle haussa un sourcil, sceptique, ses doigts farfouillant ses moustaches.

– Tu n'attends pas de moi que je plaide ta cause auprès de ta mère ?

– Ça ne servirait à rien.

– Ni que je fasse fléchir ton faiblard de père ?

– Je vais épouser l'homme qu'on a choisi pour moi. Ce n'est pas plus compliqué que cela.

L'aiguille du tourne-disque sursauta et poursuivit son bonhomme de chemin tandis que la soprano clamait triomphalement : « Si je t'aime, prends garde à toi ! »

Ophélie remonta ses lunettes sur son nez et soutint le regard de son parrain sans ciller. Ses yeux à elle étaient aussi bruns que ses yeux à lui étaient dorés.

– À la bonne heure ! souffla le vieil homme, soulagé. Je t'avoue que je te croyais incapable de prononcer ces mots. Il a dû sacrément te taper dans l'œil, le bonhomme. Crache le morceau et dis-moi qui c'est !

Ophélie se leva de sa chaise pour débarrasser leurs tasses. Elle voulut les passer sous l'eau, mais l'évier était déjà rempli à ras bord d'assiettes sales. En temps normal, Ophélie n'aimait pas le ménage, mais ce matin, elle déboutonna ses gants, retroussa ses manches et fit la vaisselle.

– Vous ne le connaissez pas, dit-elle enfin.

Son murmure se noya dans l'écoulement de l'eau. Le grand-oncle arrêta le phonographe et s'approcha de l'évier.

– Je ne t'ai pas entendue, fille.

Ophélie ferma le robinet un instant. Elle avait une voix en sourdine et une mauvaise élocution, elle devait souvent répéter ses phrases.

– Vous ne le connaissez pas.

– Tu oublies à qui tu t'adresses! ricana le grand-oncle en croisant les bras. Je ne sors peut-être jamais le nez de mes archives, mais je connais l'arbre généalogique mieux que personne. Il n'est pas un de tes plus lointains cousins, depuis la vallée jusqu'aux Grands Lacs, dont j'ignore l'existence.

– Vous ne le connaissez pas, insista Ophélie.

Elle frotta une assiette avec son éponge, le regard dans le vide. Toucher toute cette vaisselle sans gants de protection lui faisait remonter le temps malgré elle. Elle aurait pu décrire, jusqu'au moindre détail, tout ce que son grand-oncle avait mangé dans ces assiettes depuis qu'il les possédait. Habituellement, en bonne professionnelle, Ophélie ne manipulait pas les objets des autres sans ses gants, mais son grand-oncle lui avait appris à *lire* ici même, dans cet appartement. Elle connaissait personnellement chaque ustensile sur le bout des doigts.

– Cet homme n'est pas de la famille, annonça-t-elle enfin. Il vient du Pôle.

Un long silence suivit, seulement perturbé par le gargouillis des canalisations. Ophélie essuya ses mains dans sa robe et regarda son parrain par-dessus ses lunettes en rectangles. Il s'était soudain tassé sur lui-même, à croire qu'il venait de

se prendre vingt ans sur les épaules. Ses moustaches étaient retombées comme des drapeaux en berne.

– C'est quoi ce brol? souffla-t-il d'une voix blanche.

– Je n'en sais pas plus, dit doucement Ophélie, sinon que, d'après maman, c'est un bon parti. J'ignore son nom, je ne connais pas son visage.

Le grand-oncle s'en alla chercher sa boîte à priser sous un oreiller, enfourna une pincée de tabac au fond de chaque narine et éternua dans un mouchoir. C'était sa manière à lui de s'éclaircir les idées.

– Il doit y avoir une erreur...

– C'est ce que je voudrais croire aussi, mon oncle, mais il semblerait qu'il n'y en ait aucune.

Ophélie laissa échapper une assiette, qui se brisa en deux dans l'évier. Elle tendit les morceaux à son grand-oncle; il les serra l'un contre l'autre, et l'assiette cicatrisa aussitôt. Il la posa sur l'égouttoir.

Le grand-oncle était un Animiste remarquable. Il savait absolument tout rafistoler de ses mains et les objets les plus improbables lui obéissaient comme des chiots.

– Il y a forcément une erreur, dit-il. Tout archiviste que je suis, je n'ai jamais entendu parler d'un mélange aussi contre nature. Moins les Animistes ont de commerce avec ces étrangers-là, mieux ils se portent. Point final.

– Et pourtant, ce mariage aura lieu, murmura Ophélie en reprenant sa vaisselle.

– Mais quelle épingle vous a piquées, ta mère et toi? s'exclama le grand-oncle, effaré. De toutes les arches, le Pôle est celle qui traîne la plus mauvaise réputation. Ils ont des pouvoirs qui vous détraquent la tête! Ce n'est même pas une vraie

famille, ce sont des meutes qui se déchirent entre elles ! Est-ce que tu sais tout ce qu'on raconte à leur sujet ?

Ophélie cassa une nouvelle assiette. Tout à sa colère, le grand-oncle ne se rendait pas compte de l'impact que ses paroles avaient sur elle. Il aurait eu du mal : Ophélie était dotée d'un visage lunaire, où les émotions remontaient rarement jusqu'à la surface.

– Non, dit-elle seulement, je ne sais pas ce qu'on raconte et ça ne m'intéresse pas. J'ai besoin d'une documentation sérieuse. La seule chose que je souhaite donc, si vous le voulez bien, c'est l'accès aux archives.

Le grand-oncle reconstitua l'autre assiette et la posa sur l'égouttoir. La pièce se mit à craquer et à grincer des poutres ; la mauvaise humeur de l'archiviste se communiquait à tout le bâtiment.

– Je ne te reconnais plus ! Tu faisais plein de chichis avec tes cousins et maintenant qu'on te colle un barbare au fond du lit, te voilà toute résignée !

Ophélie se figea, l'éponge dans une main, une tasse dans l'autre, et ferma les yeux. Plongée dans l'obscurité de ses paupières, elle regarda au fond d'elle-même.

Résignée ? Pour être résignée, il faut accepter une situation, et pour accepter une situation, il faut comprendre le pourquoi du comment. Ophélie, elle, ne comprenait rien à rien. Quelques heures auparavant, elle ne se savait pas encore fiancée. Elle avait l'impression d'aller au-devant d'un précipice, de ne plus s'appartenir du tout. Quand elle risquait une pensée vers l'avenir, c'était l'inconnu à perte de vue. Abasourdie, incrédule, prise de vertiges, ça oui, elle l'était, comme un patient à qui l'on vient de diagnostiquer une maladie incurable. Mais elle n'était pas résignée.

– Non, décidément, je n’imagine pas le bazar, reprit le grand-oncle. Et puis, qu’est-ce qu’il viendrait faire dans le coin, cet étranger? Il est où son intérêt, là-dedans? Sauf ton respect, fille, tu n’es pas la feuille la plus avantageuse de notre arbre généalogique. Je veux dire, c’est juste un musée que tu tiens, pas une orfèvrerie!

Ophélie laissa tomber une tasse. Ce n’était ni de la mauvaise volonté ni de l’émotivité, cette maladresse était pathologique. Les objets lui filaient continuellement entre les doigts. Le grand-oncle avait l’habitude, il reconstituait tout derrière elle.

– Je crois que vous n’avez pas bien compris, articula Ophélie avec raideur. Ce n’est pas cet homme qui s’en vient vivre sur Anima, c’est moi qui dois le suivre au Pôle.

Cette fois, ce fut le grand-oncle qui brisa la vaisselle qu’il était occupé à ranger. Il jura dans son vieux patois.

Une lumière franche entraînait maintenant par la fenêtre de la loge. Elle clarifiait l’atmosphère comme une eau pure et déposait de petites étincelles sur le cadre du lit, le bouchon d’une carafe et le pavillon du phonographe. Ophélie ne comprenait pas ce que tout ce soleil faisait là. Il sonnait faux au milieu de cette conversation. Il rendait les neiges du Pôle si lointaines, si irréelles, qu’elle n’y croyait plus vraiment elle-même.

Elle retira ses lunettes, les briqua dans son tablier, puis les remit sur son nez, par réflexe, comme si ça pouvait l’aider à y voir plus clair. Les verres, qui étaient devenus parfaitement transparents sitôt ôtés, retrouvèrent vite leur teinte grise. Cette vieille paire de lunettes était un prolongement d’Ophélie; la couleur qu’elle prenait s’accordait à ses humeurs.

– Je constate que maman a oublié de vous dire le plus

important. Ce sont les Doyennes qui m'ont fiancée à cet homme. Pour le moment, elles seules sont instruites des détails du contrat conjugal.

– Les Doyennes? hoqueta le grand-oncle.

Son visage s'était décomposé, et toutes ses rides avec lui. Il prenait enfin conscience de l'engrenage dans lequel sa petite-nièce se trouvait prise.

– Un mariage diplomatique, souffla-t-il d'une voix blanche. Malheureuse...

Il enfonça deux nouvelles pincées de tabac dans son nez et éternua si fort qu'il dut remettre son dentier en place.

– Ma pauvre gamine, si les Doyennes s'en sont mêlées, aucun recours n'est plus envisageable. Mais pourquoi? demanda-t-il en ébrouant ses moustaches. Pourquoi toi? Pourquoi là-bas?

Ophélie lava ses mains au robinet et reboutonna ses gants. Elle avait suffisamment cassé de vaisselle pour aujourd'hui.

– Il semblerait que la famille de cet homme ait pris directement contact avec les Doyennes pour arranger le mariage. J'ignore tout des raisons qui les ont orientées vers moi plutôt que vers une autre. J'aimerais croire à un malentendu, vraiment.

– Et ta mère?

– Ravie, chuchota Ophélie avec amertume. On lui a promis un bon parti pour moi, c'est bien plus qu'elle n'espérait. (Dans l'ombre de ses cheveux et de ses lunettes, elle serra les lèvres.) Il n'est pas en mon pouvoir de repousser cette offre. Je suivrai mon futur époux là où le devoir et l'honneur m'y obligent. Mais les choses s'en tiendront à cela, conclut-elle en tirant sur ses gants d'un geste déterminé, ce mariage-là n'est pas près d'être consommé.

Le grand-oncle la dévisagea d'un air peiné.

– Non, ma fille, non, oublie ça. Regarde-toi... Tu es haute comme un tabouret, tu fais le poids d'un polochon... Peu importe ce qu'il t'inspire, je te conseille de ne jamais opposer ta volonté à celle de ton mari. Tu t'y romprais les os.

Ophélie tourna la manivelle du phonographe pour remettre le plateau en mouvement et posa maladroitement l'aiguille sur le premier sillon du disque. Le petit air d'opéra fit à nouveau résonner le pavillon.

Elle le regarda d'un air absent, les bras dans le dos, et ne dit plus rien.

Ophélie était ainsi. Dans des situations où n'importe quelle jeune fille aurait pleuré, gémi, hurlé, supplié, elle se contentait en général d'observer en silence. Ses cousins et cousines se plaisaient à dire qu'elle était un peu simplette.

– Écoute, marmonna le grand-oncle en grattant son cou mal rasé, il ne faut pas trop dramatiser non plus. J'ai sans doute été excessif quand je te causais de cette famille, tantôt. Qui sait ? Peut-être ton bonhomme te plaira-t-il.

Ophélie regarda son grand-oncle attentivement. La lumière intense du soleil semblait accentuer les traits de sa figure et en creuser chaque ride. Avec un pincement au cœur, elle réalisa soudain que cet homme, qu'elle avait toujours cru solide comme un roc et insensible au passage du temps, était aujourd'hui un vieillard fatigué. Et elle venait de le vieillir davantage, malgré elle.

Elle se força à sourire.

– Ce qu'il me faut, c'est une bonne documentation.

Les yeux du grand-oncle retrouvèrent un peu de leur pétillant.

– Remets ton manteau, fille, on va descendre !